

LA MARCHE DU MOI

Christian Fierens

D'un côté (le côté mort), le narcissisme peut être introduit par un concept et comme un concept en tant qu'il englobe et régit un certain nombre d'éléments ou d'individus contenus, compris en lui ; nous sommes dans le cadre d'une *compréhension* dans le concept. L'introduction du concept de narcissisme dans la panoplie du psychotechnicien est déjà acquise depuis longtemps.

D'un tout autre côté (le côté vif), par opposition au concept et à sa compréhension, le *fonctionnement* ou la fonction du narcissisme implique de prendre en compte une marche, une marche d'escalier dont nous devons toujours à nouveau passer le seuil pour recommencer et revivifier une pratique, une pratique qui marche pas à pas.

Le concept du narcissisme ou le schéma de la compréhension.

Le narcissisme peut être compris comme un concept-sac où l'on range une série d'individus, d'éléments ou de comportements individualisés. Toutes nos conduites sont guidées par la recherche de notre plaisir égoïste et tous les individus humains entrent dans le grand sac du narcissisme. Nous sommes tous narcissiques. Même les objets inanimés qui semblent à première vue indifférents à l'effervescence narcissique rentrent dans le grand cirque dès que l'humain s'en saisit. Cette compréhension générale dans le narcissisme ne fait rien d'autre que de reprendre la théorie physique

de l'amour de Saint Thomas : je ne peux aimer l'autre – Dieu y compris – qu'en tant qu'il est mon propre bien ; je ne peux aimer l'autre que par narcissisme. La soi-disant introduction du narcissisme comme concept n'est que la resucée de l'éternel égoïsme, pimentée d'un zeste de sexe. Au niveau du concept, nous sommes tous égaux, tous narcissiques, tous semblables. Le nivellement est en principe parfait. Il n'y a aucune marche. Aucune marche de manoeuvre non plus. Ce nivellement est aussi le lieu parfait d'une agressivité fixatrice. « Tu es narcissique » – tu es – tue et cloue l'autre au pilori ou plus finement l'épingle de son défaut majeur d'amour, de son déficit d'amour, d'amour de l'autre.

Quelle est la logique sous-jacente à cette conceptualisation du narcissisme ? Elle suppose une façon de gérer – je ne dis pas une façon de « penser », car cette façon implique précisément l'absence de la pensée du « Moi » en même temps la disparition de la pensée inhérente à l'introduction de la fonction du narcissisme par Freud.

Le schéma général du narcissisme comme concept veut comprendre. Ainsi un certain nombre de boules de billard peuvent être comprises dans un sac. C'est le schéma général de la théorie des ensembles : un certain nombre d'éléments, durs, parfaitement stables et identiques à eux-mêmes, des choses en soi indépendantes de la fonction de les approcher, des choses supposées réalistes, rocs de réalité, peuvent être placés dans un ensemble.

Comprendre le narcissisme comme concept suppose d'employer par deux fois l'opération qui consiste à placer un ou des lapins dans le chapeau, un ou des éléments dans l'ensemble pour ensuite les y retrouver. Une première fois, les différents morceaux du corps – un bras, une jambe, un sexe, un oeil, supposés comme des choses en soi, des rocs de réalité existants par eux-mêmes – sont placés dans le grand sac du schéma corporel unifié, dans l'unité du Moi. Une deuxième fois, différents Moi ainsi formés par la première opération – mon Moi, le Moi de mes proches, etc. – sont placés dans le grand sac des humains, des semblables.

Le Moi est présent dans chacun des deux schémas ensemblistes une première fois comme ensemble et la deuxième fois comme élément. Par cette double position, le Moi est bien fait pour la compréhension : il comprend les éléments du corps morcelé et il est compris dans l'ensemble des humains. « Je me comprends. Et comprenez-moi bien ». L'approche est ici de laisser le Moi comprendre et de le comprendre dans un ensemble plus vaste. Mais cette double compréhension implique l'inertie du roc de la réalité des éléments constitutifs de l'ensemble. Dans une telle gestion du narcissisme,

le Moi se présente fondamentalement comme une unité, une bulle, une sphère, il ne parle pas, il ne bouge pas, il ne marche pas, il est ce qu'il est, il ne devient pas. Un tel Moi n'est que le résultat d'une construction imaginaire. Construction brique par brique en quatre phases ou quatre stades. En un premier stade, on suppose la gestion physiologique de la machine avec ses différents besoins, c'est le stade vital. En un deuxième stade, on ajoute les tendances sexuelles qui se racolent à la physiologie première et s'étaient sur elle, c'est le stade auto-érotique. En un troisième stade, on rassemble toutes les tendances et les besoins sous un seul chapeau, c'est le stade narcissique. En un quatrième stade, on introduit le corps unifié, le Moi, dans la sphère du social, c'est le stade de la rencontre des autres.

Cette façon de gérer, comprendre et de construire par stades successifs à partir d'éléments, rocs de réalités prédonnés que l'on place dans le chapeau, dans le concept est omni-présente, chez tous les postfreudiens et nous n'y échappons pas malgré la critique que nous pouvons faire de nos voisins. Elle est préfreudienne, elle oublie l'apport spécifique de Freud.

L'introduction du narcissisme comme fonction et comme pratique.

Le *Ich* de Freud – que je ne traduirai ni par Moi, ni par Je, mais par « Moi, je » – a toujours été posé en raison de fonctions antinomiques, grinçantes et irréconciliables. Moi-Je, le *Ich* freudien n'a jamais été une chose en soi, une monade ou une unité sans faille, supposée constante. Dans *l'Entwurf*, le *Ich* n'apparaît que sous le titre d'une organisation très complexe devant se débrouiller avec des processus très complexes et déjà clivés en processus primaires et processus secondaires. Dans *l'introduction du narcissisme*, le *Ich* n'existe que comme quelque chose qui doit essentiellement se développer, devenir : *Ich soll werden*. Dans *le Moi et le ça*, le *Ich* n'apparaît que dans la suite du chapitre sur l'inconscient. *La psychologie des masses* ne se comprend pas en fonction des Moi monades qui la composent, mais en fonction de la fracture inhérente au *Ich*, nommée *Ichanalyse*. L'analyse du Moi-Je n'est pas une décomposition secondaire, intellectuelle et secondaire d'un Moi ensemble unitaire ; au contraire, elle prend acte du fait que ledit *Ich* n'existe que par le truchement d'une coupure, d'une faille Moi-je, pré-existante à n'importe quel Moi ; le Clivage du *Ich* est constitutif du Moi-je. Au lieu d'accumuler « et moi, et moi, et moi », les émois et les millions de Chinois dans un même grand sac, la coupure se laisse entendre d'emblée chez quiconque s'avance à dire le plus naïf « moi, je ».

Le théoricien vous explique que le Moi, c'est l'imaginaire et le Je, c'est le symbolique et la virgule qui les sépare, c'est le réel. Avec ces trois composantes bien définies, il deviendrait facile de recomposer le problème, comme il est facile de composer un noeud borroméen avec trois bouts de ficelle. Le problème c'est que chacun des composants n'a aucune existence en soi ou comme monade et n'apparaît que par la coupure du Moi-je. « Le Moi est imaginaire », dit-on. C'est votre conception qui est imaginaire. « Le Je est symbolique », dit-on. Votre conception du Je reste encore appendue à l'imaginaire de même que la virgule qui les sépare. C'est la *conception* en tant qu'elle s'assied sur le concept, son extension et sa compréhension qui reste imaginaire.

L'introduction du narcissisme par Freud, c'est une toute nouvelle façon non pas de concevoir le Moi, mais de le penser dans son mouvement de développement. « Le Moi doit se développer », dit Freud : *Ich soll werden*. La pensée du Moi doit suivre ce devenir. Comment suivre ce développement ? Il est aisé de décrire la série de stades au terme desquels le Moi serait enfin pleinement développé, le stade des pulsions vitales, le stade de l'autoérotisme, le stade du narcissisme, le stade de l'autre. Cette construction en stades successifs n'est qu'un préjugé dépendant de notre gestion ensembliste. Nous n'avons jamais l'un de ces supposés stades sans avoir déjà la présence des trois autres : le nouveau-né de quelques heures répond déjà au geste de l'autre, de sa mère par exemple, il est déjà au quatrième stade avant d'avoir commencé. La construction par stade qui se gère comme un jeu de lego dont les briques s'emboîtent pour construire la maison dont on a le concept n'est qu'une construction imaginaire. Si le Moi peut apparaître comme imaginaire, sans mouvement et sans paroles, c'est parce qu'il n'est rien d'autre que le produit d'une conceptualisation imaginaire.

Le développement du Moi-je suppose toujours une marche.

Dans les premières pages de son introduction au narcissisme et dès qu'il a mentionné le *Ich* – le « Moi, je » –, Freud affirme d'emblée : « le *Ich* (le Moi, je) doit se développer » (*das Ich muss entwickelt werden*¹). Freud ne donne d'abord aucune explication de ce développement ; le lecteur pressé risque bien d'insérer ici son schéma de compréhension et de construction d'un Moi par stades successifs². La vraie explication du développement

1. GW X 142.

2. Voir Jean Laplanche, *Sexual*, p. 30.

du Moi se fait attendre, elle n'est donnée que toute à la fin de l'écrit *Pour introduire le narcissisme* : « Le développement du Moi consiste en un éloignement (*Entfernung*) du narcissisme primaire »³. Autrement dit, le développement du Moi ne consiste pas à dire « Moi c'est Moi » ou « je suis ce que je suis », mais à faire apparaître l'éloignement, la faille inhérente au « Moi, je ». Ou encore je m'éloigne du moi, du Moi idéal tel qu'il était supposé dans mon dos, dans mon passé imaginaire (*his majesty the baby*) et cet éloignement « engendre une aspiration, une tendance (*ein Streben*) à recouvrer, à regagner (*gewinnen*) ce narcissisme »⁴. Bien entendu, ce qui est regagné dans le futur est déplacé (*Libidoverschiebung*) par rapport à ce dont on s'est éloigné (dans le passé) : le Moi idéal, dont on s'est éloigné, est remplacé par l'Idéal du Moi qui s'impose comme de l'extérieur, c'est-à-dire en convoquant toujours déjà le monde de l'autre et des objets extérieurs. Autrement dit, le développement du Moi-je n'est pas une construction par briques de lego, mais un éloignement intérieur au Moi-je. Le Moi-je s'éloigne du même, de lui-même, s'éloigne du Moi idéal pour se trouver une visée, un foyer vers lequel pourra se diriger l'aspiration, le désir, le Moi-je aspire à trouver l'idéal du moi, qui implique toute la complexité de l'extérieur et de l'Autre. Le *Ich*, le Moi-je n'est autre que ce développement qui s'éloigne d'un passé imaginaire (le Moi idéal d'un narcissisme primaire qui n'a jamais existé) pour mieux naviguer vers un futur qu'il n'atteindra jamais (le Je d'un idéal du Moi qui aurait apprivoisé l'Autre).

Ce mouvement, qui implique tout à la fois l'éloignement ou la différenciation et l'aspiration d'un désir, c'est l'histoire du Moi-je, du *Ich* freudien. On le rencontre dès le plus jeune âge de l'enfance et le développement du Moi-je, qui n'est rien d'autre que ce mouvement, s'épanouira d'autant mieux qu'il existe une satisfaction, un accomplissement de l'Idéal du moi, autrement dit que l'autre extérieur répond positivement à ce développement qui s'en trouvera relancé.

Pour penser le Moi-je, il faut toujours déjà supposer l'échelon, la marche qui sépare le Moi du Je, ou le Moi idéal de l'Idéal du Moi. Le Moi n'a aucune consistance en dehors de cette marche et du développement qu'elle implique.

La psychologie des masses ne s'explique qu'en fonction de cette marche entre le Moi idéal et l'Idéal du Moi, comme Freud l'annonçait dès 1914⁵.

3. GW X 167.

4. GW X 167-168.

5. GW X 169.

Chaque membre de la foule rentre dans un processus d'identification – une fabrique d'identité, c'est toute autre chose que de confirmer une identité supposée acquise - en fonction même de l'Idéal du moi qu'il porte indéfectiblement en lui. C'est pourquoi Freud unit dans un même mouvement, un même développement et un même titre *La psychologie des masses et l'analyse du Moi* (1921) ; la psychologie des masses n'est rien d'autre qu'une forme de développement du Moi. Le dernier chapitre de l'opuscule avant les suppléments s'appelle d'ailleurs *Eine Stufe im Ich*⁶, un degré, un gradin, un échelon, une marche dans le Moi-Je, et non « un stade dans le moi » comme le réduit la traduction française de façon assez catastrophique. La marche du Moi-Je c'est le premier et le dernier mot de la psychologie des masses, mais aussi de tout processus d'identification. Elle est toujours là, concrètement, cliniquement, même si nous l'effaçons, la piétons au profit d'une compréhension où de stade en stade, l'on tente de mettre les choses bien en place, dans de petites boîtes.

Si nous égalons l'Idéal du Moi à la partie supérieure de la marche, nous dirons avec Freud que l'Idéal du Moi est un Sur-moi. Mais ce Surmoi ne peut être compris comme un couvre-chef coiffant le Moi ou comme une épée de Damoclès le menaçant et le surplombant de l'extérieur. Le Surmoi fait partie intégrante du Moi-je. Le surhomme n'est pas une exception, mais fait partie intégrante de l'humain. C'est bien parce que le Surmoi fait partie intégrante du développement du Moi-je, qu'il peut acquérir ce pouvoir de destruction radicale du Moi, évident dans la mélancolie. Pas de Moi sans Surmoi. Et si dans la manie le Surmoi semble disparaître et se dissoudre, ce n'est jamais que comme une contre-offensive à l'agression féroce et sans limites du Surmoi. Bref, pas de *Ich* freudien, sans la marche du Moi-je.

D'où vient le développement du Moi-je ? Le germe du ça.

Wo Es war...

À la naissance, l'enfant ne dit pas d'emblée « Moi, je ». Cette absence de tout *Ich* pendant les premiers mois de la vie pourrait nous attirer à nouveau vers le schéma de la construction ensembliste. Si nous ne voulons pas retomber dans le schéma de la théorie des ensembles et de la compréhension, il faut préciser le *germe* à partir duquel le *Ich* peut se développer. Qui dit germe, dit déjà devenir, *werden*, engendrement, génération, germe (tous

6. GW XIII 144.

ces termes ont la même racine, *gignomai*, devenir). Non pas de quoi le *Ich* est-il composé ? Mais comment devient-il ? Freud écrit dans *Le moi et le ça* (1923) : « le *Ich* est la partie du ça modifiée sous l'influence directe du monde extérieur par l'intermédiaire » du système perception-conscience⁷. Cette modification sous l'influence du monde extérieur, c'est ce que Freud décrivait déjà comme le développement du Moi avec l'Idéal du Moi, dans *Zur Einführung des Narzissmus*.

Le ça n'est rien d'autre que l'embryon à partir duquel le Moi-je peut se développer ; mais nous ne voyons jamais que le Moi-je, pas le ça. *Wo Es war, soll Ich werden*, là où s'engageait déjà le jeu d'un devenir polarisé vers un but improbable (Idéal du Moi) à partir d'un donné lacunaire (Moi idéal), là où le ça, là où c'était déjà en route avec cette marche entre un passé et un avenir, là où ça était, c'est à partir de là, à partir de ce germe, que le Moi-je doit se développer. On peut critiquer le choix du terme « ça » *Es* repris à Groddeck en ce qu'il pourrait évoquer un roc basal, inerte, indépendant de tout mouvement, de toute vie. Il n'est introduit par Freud que comme le germe du mouvement de développement et de devenir.

Il faut lire le texte de Freud *Das Ich und das Es* et refaire à son propre compte le développement du texte en même temps que le développement du *Ich* à partir du *Es* et de la marche toujours présente, plutôt que de se contenter de la seule image du texte, qui, image oblige, nous présente une conception imaginaire, par gestion des éléments dans l'ensemble, dans le schéma dit de l'oeuf ou de l'oeil.

Le ça et la sexualité.

La description des mouvements libidinaux sur le modèle de la circulation d'un fluide dans un système de vases communicants laisse encore entendre une gestion ensembliste de la libido. On peut tenter de gérer une libido qui se porterait tantôt sur les objets (réels ou fantasmés), tantôt sur le Moi. Mais on ne peut aucunement penser la libido par le truchement du vase de l'ensemble des objets, qui serait censé la contenir, ou du vase du Moi censé la comprendre. Par le système de ces vases communicants, on s'imagine simplement pouvoir gérer le passage d'un vase à l'autre. Nous sommes encore toujours dans un schématisme de concept et de compréhension ensembliste ou conceptuel.

7. *Le moi et le ça*, OC XIII p. 269.

Le *Ich* peut être imaginé certes comme le grand réservoir de la libido, contenant toute la libido à l'origine, comme l'endroit originaire où tout est nivellé et où il n'y a aucune marche. Plus radicalement et cette radicalité apparaît cliniquement, le réservoir est toujours déjà en train de déborder, de nier les bords imaginés. Le caractère toujours excessif, toujours en trop de la libido provient du fait qu'elle ne peut correspondre aux limites imaginaires de notre concept imaginaire. La sexualité ne peut être gérée par une logique ensembliste imaginaire. Le débordement inhérent au sexuel est toujours le franchissement d'un seuil ou la mise en marche à partir de la marche repérée dans le Moi-Je.

L'introduction du narcissisme comme seuil de la psychanalyse.

Freud achève d'écrire son introduction du narcissisme au début de l'année 1914. L'analyse de l'homme aux loups chez Freud se termine en 1914.

Dans les deux cas – narcissisme et homme aux loups –, l'idée directrice de Freud est de mettre en évidence le germe de sexualité en jeu au tout début de la vie de l'enfance. On peut l'appeler le Moi-Je réservoir de la libido, le ça germinatif où s'origine la pulsion, la force sexuelle ou encore le noyau de la névrose infantile. Ce germe de sexualité reste toujours actif et c'est la chose fondamentale dans la conduite de toute cure psychanalytique. Quand Freud dit que le complexe d'Oedipe est la ligne de démarcation qui sépare les partisans de la psychanalyse et ses adversaires⁸, il ne faut absolument pas réduire ce complexe à un ensemble de personnages (père et mère) et de tendances (tuer et aimer) ou à l'histoire du mythe ; au contraire, il faut y entendre la marche du Moi-Je. Nous ne serons dans la psychanalyse que si nous laissons la place à la différenciation et au mouvement intérieur au Moi-Je, y compris sa germination à partir du ça – et les personnages (père et mère) et les tendances (haïr et aimer) ne servent que de matériaux contingents et variables au service du mouvement de la libido et du développement du Moi-je.

Les mécanismes en jeu dans la névrose sont « toujours liés à la relation narcissique du Moi »⁹ en tant que le Moi implique l'Idéal du Moi toujours prépondérant dans la névrose. Ce n'est pas en tentant d'effacer cette marche de l'Idéal dans le Moi qu'on dénoue quoi que ce soit. Au contraire, en promouvant le complexe d'Oedipe comme le schibboleth de la psy-

8. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, OC VI 165 note de 1920.

9. Lacan, *Le Moi dans la théorie freudienne et dans la technique de la psychanalyse*, ALI, p. 137.

chanalyse, Freud nous apprenait à tenir compte de ce développement du Moi-je, de la marche du Moi-je dès la plus jeune enfance et, ainsi, à laisser se développer une névrose de transfert, à savoir une névrose où ce noyau toujours en mouvement du narcissisme est mis au travail.

Cette marche du Moi-Je, déjà présente dans le ça, peut-elle nous aider « pour une lecture de notre temps » ? Notre temps – temps de gestion par concepts et non de gestation par la pensée et son devenir – attend une révolution, une nouvelle jeunesse du narcissisme, non comme concept, mais comme ce qui nous mène au coeur de la psychanalyse, au schibboleth de la psychanalyse, à la force sexuelle primitive, infantile, inhérente au développement du Moi-Je.

Que vive la psychanalyse.